

# À propos du taurin en pays fali actuel et en pays sao ancien

Apports de l'expression orale  
et de l'archéologie

Jean-Gabriel Gauthier

Anthropologue

Les vastes troupeaux de zébus peuls qui pâturent dans les prairies inondées du Logone et jusqu'aux hautes terres de l'Adamaoua semblent faire partie du paysage depuis des temps immémoriaux. Pourtant, jusqu'à une époque récente, ils n'ont pas été les seuls bovins à fréquenter ces régions ; les taurins les y avaient précédés. La tradition orale, les indices linguistiques, des documents archéologiques enfin constituent autant de témoignages en faveur de l'existence ancienne de bovidés différents des zébus.

De nombreuses populations, en particulier les montagnards, conservent le souvenir de petits bœufs sans bosse qu'ils nomment le plus souvent indifféremment zébus. Leur espèce aurait perdu jusqu'aux environs de 1930 dans les monts Mandara, et même plus au sud, dans la Bénoué, si l'on en croit les Fali qui occupent les massifs montagneux proches de Garoua. Chez ces derniers, les allusions aux taurins sont, paradoxalement, à la fois fréquente et vagues. Elles apparaissent relativement peu dans la littérature orale, où la panthère, le lion, le chat et l'écureuil exercent leur astuce et leur puissance tranquille au détriment de la hyène, dont l'indigence de pensée est proverbiale. Les animaux domestiques, chèvres (*biu*), moutons (*tifilu*), poulets (*gemshu*), sont bien plus rarement cités. Les bœufs, en revanche, illustrent plus fréquemment les chants satiriques masculins, parce que dans ces chants le héros, le plus souvent un jeune homme, se le fait souvent voler. Les chants revêtent deux significations différentes suivant qu'ils s'adressent à un homme ou à une femme. Dans le premier cas, le vol du bétail relaté mettant en évidence la distraction — ou

## Les apports de l'expression orale

la sottise — du héros qui en est la victime, le chant est moquerie pour celui à qui il est destiné. Dans le second cas, quand les vols de bétail sont la conséquence d'une distraction amoureuse, ils témoignent de l'intérêt qu'on porte aux jeunes filles.

« *Dja kwita a kulu, o lukdi o mom naayo* »

(« Pourquoi ai-je joui sur ses genoux, on m'a volé mon bœuf... »)

Pour elles, et pour un doux moment, l'interprète n'irait-il pas jusqu'à se laisser voler un ou plusieurs bœuf(s) ? Dans l'expression chantée, le bœuf occupe donc une place privilégiée par rapport aux autres animaux. Il n'est pas possible, bien évidemment, de savoir à quelle espèce appartenait le bœuf de la chanson. Était-ce un taurin ou un zébu ? Était-il autochtone, ou produit d'importation du Peul, méprisé avant qu'il ne devienne l'ennemi conquérant ?

Les chants dans lesquels apparaît l'animal sont le plus souvent des chants profanes. La mélodie aussi bien que l'argument peuvent être d'invention récente. On peut donc supposer dans ce cas que les références sont surtout faites aux zébus. Mais il serait aussi question des bœufs dans des chants plus sérieux, plus anciens peut-être, car les paroles, la mélodie et les moments d'exécution en sont mieux fixés. C'est notamment le cas de chants funéraires qui, parfois accompagnent les premières phases des funérailles. Pendant le traitement du cadavre en particulier, il est question de peaux de bœuf, *ku naayo*, peaux encore utilisées de nos jours sous forme de lanières pour envelopper les morts avant leur mise en bière.

Leur utilisation à cet effet, qui actuellement va de pair avec celle des bandes de coton, semble des plus anciennes. Chez les Fali, selon la tradition orale, elle apparaît en même temps que la tombe-caveau qui, localement, aurait remplacé (ou supplanté) la double jarre de style sao, dont les fouilles archéologiques ont révélé la présence dans une période que l'on peut estimer comprise entre le début du <sup>xvi</sup>e siècle et la première moitié du <sup>xix</sup>e siècle. Certes le pays fali, dès la fin du <sup>xv</sup>e siècle, connut la fréquentation des pasteurs peuls. Est-ce à dire que tous les bovins dont il demeure un souvenir à travers la musique ou la littérature orale étaient exclusivement représentés par les zébus ? Sur ce sujet, les Fali sont formels. Longtemps avant que les Fulbe n'aient conduit leurs troupeaux de zébus dans la région de la Bénoué, les ancêtres des Fali élevaient de petits bœufs, sans bosse, à cornes courtes.

Les toponymes dans lesquels entre le terme *naayo* (« la vache », en fali, qui ne vient pas du mot fulfulde désignant le bovin, *nagge*, pl. *na'i*, mais renvoie à la racine *na*, omniprésente dans les langues du groupe Adamawa)<sup>1</sup>

<sup>1</sup> L'appellation de la vache en fali appartient à un très vaste registre de langues : « La racine *na*, que l'on trouve dans les langues "Adamawa" pour "vache" est bien attestée en Niger-Congo. On la retrouve dans le fulfulde *nagge*, le wolof *nag*. Pour ce qui est des langues ouest-atlantiques, MANESSY (1979) a restitué, pour les langues proto-centrales voltaïques, la racine *nag*. Dans son étude comparative sur le groupe Adamawa, BOYD (1974) ne fournit pas de reconstruction pour "vache", il cite toutefois les mots suivants, que l'on ne peut pas ne pas rapprocher de la racine Niger-Congo : *ndai*, langue de Touboro, mbum, mberé ; *nda*, pani et autres dialectes dourou ; *napu*, mome ; *nako*, koutine » (H. Tourneux, linguiste CNRS-Orstom, comm. pers.).

sont très nombreux dans le pays proche de Garoua. Ils illustrent l'importance des bovins dans la région, dans des temps que l'on peut tout le moins estimer antérieurs à la période coloniale. Le village de Banay par exemple, situé à l'extrémité sud du massif du Tinguelin, tire son nom de *ba naayo* (l'habitation des bœufs). Celui de Sonayo vient de *sho naayo* (l'eau des bœufs). Il en va de même pour *Num Banaayo*, qui désigne un important ensemble clanique des Fali du Tinguelin. Malheureusement, ces allusions ne permettent pas d'établir une distinction entre le zébu, propre au pastoralisme peul, et un autre bovin autochtone. ELDRIDGE (1980) écrit à ce sujet :

« Il existait une [...] race bovine (N'Dama<sup>2</sup>) qui a totalement disparu chez les Fali. Seules les nombreuses cornes courtes servant d'instruments de musique attestent le fait. Les conditions géographiques et historiques plus favorables dans les montagnes de Poli ont permis aux Dowayo de conserver de nombreux représentants de cette espèce. Pour distinguer leurs bœufs de ceux des Fulbe, les Fali les dénommaient *nay-mango*, les bœufs fali, ou *nay-ni-gobri*, les bœufs de la montagne, le bétail peul étant appelé *nay biri*. »

Nous avons recueilli les mêmes informations auprès des Fali du massif Nord-Tinguelin (villages de Toro, Pouri, Pamtchi, Ngoutchoumi) chez qui les bœufs de montagne, dits *nay ni dolu*, des taurins, existaient encore il y a une quinzaine d'années<sup>3</sup>.

Dans la même zone de la Bénoué, des éleveurs peuls et haoussa en possédaient quelques têtes jusqu'aux environs des années soixante-dix (d'après Aladji Mohamadou Bako, ancien maire de Garoua). Toutes les personnes interrogées pensent qu'il en subsiste encore chez les Dowayo déjà cités, ainsi que chez les Gidar et les Mofu, pour ne s'en tenir qu'aux régions voisines.

Si l'existence d'une race particulière différente du zébu est relativement facile à attester à partir de la tradition orale, des témoignages directs ou des souvenirs, on peut s'interroger sur l'ancienneté de son caractère autochtone.

Pour tenter d'apporter une réponse appuyée sur des arguments concrets nous nous sommes adressés à l'archéologie. Cette démarche, effectuée d'abord localement en pays fali, a trouvé par la suite un élargissement spatio-temporel sur des sites archéologiques sao de l'extrême-nord du Cameroun.

<sup>2</sup> Il s'agit en fait de taurins différents du N'Dama.

<sup>3</sup> Il nous souvient en avoir vu à Ngoutchoumi, où récemment d'ailleurs il fut possible de s'en faire montrer une dépouille.

## Les apports de l'archéologie

Pour ce qui a trait à cette étude, le premier caractère à souligner tient à une certaine modernité des documents fali, pour lesquels les repères chronologiques sont rares, et, en revanche, à une relative ancienneté pour ce qui touche aux Sao, peuples tchadiques maintenant disparus.

Les documents sont de trois ordres : des traces architecturales, des restes organiques identifiables, des représentations zoomorphes. Nous en donnerons un bref aperçu.

## Les traces architecturales

<sup>4</sup> L'habitation d'un ménage monogame, de nos jours comme jadis, comprend : une case d'entrée, *atikalat* — équivalent *zawleeru* des Peuls — qui fait face à celle du chef de foyer, *ara* ; une case pour la femme, *hoytibuelgu* ; une cuisine, *kanamju*, et un grenier intérieur, *kulu*. Les murs de terre s'appuient sur des fondations faites de pierres simplement juxtaposées. Les diverses constructions sont reliées entre elles par des nattes maintenues par des piquets. La clôture qu'elles constituent délimite l'espace intérieur de l'habitation, *hoyu*, qui peut, en outre, renfermer des constructions annexes : greniers extérieurs, *doyu*, bergeries, *dorr biu*.

Elles intéressent surtout le pays fali. Les habitations des Fali ont en commun d'être constituées de différentes unités organisées suivant un plan pratiquement invariable<sup>4</sup>. Or, dans les ruines d'habitations où il est facile de retrouver l'organisation grâce aux fondations, on note parfois la présence de traces d'une construction ronde, faite de murs empierrés, d'un diamètre voisin de deux mètres. Toujours située dans le périmètre de l'habitation, elle en est néanmoins isolée. Les Fali identifient ces vestiges comme étant ceux de cases, *ba naayo*, où l'on abritait les bœufs à engraisser, comme cela est encore pratiqué chez des populations voisines. L'emploi des pierres était nécessité par la force de l'animal, qui aurait facilement détruit les fragiles murs de terre des habitations. Actuellement, à notre connaissance, il n'existe aucune réalisation semblable en pays fali. Les dimensions réduites des *ba naayo*, que l'on peut reconnaître dans les nombreuses ruines qui parsèment les montagnes du Tinguelin et le plateau de Kangou, excluent la possibilité d'y abriter des animaux de la taille d'un zébu.

Pour ce qui est de leur ancienneté, il est bien évident qu'elle est fort variable. Si la majeure partie date du début du xx<sup>e</sup> siècle, certaines ruines d'habitations qui les renferment sont associées à des sépultures en urne de type sao, ce qui indique une antériorité à l'arrivée massive des Peuls au début du xix<sup>e</sup> siècle, seule indication chronologique aujourd'hui en notre possession.

## Les traces organiques

L'argument irréfutable prouvant l'existence de ces bovins serait la découverte d'un squelette complet. Des ossements épars que les Fali leur attribuent sont assez peu démonstratifs. Ils sont très incomplets, les animaux ayant été réservés à des fins alimentaires.

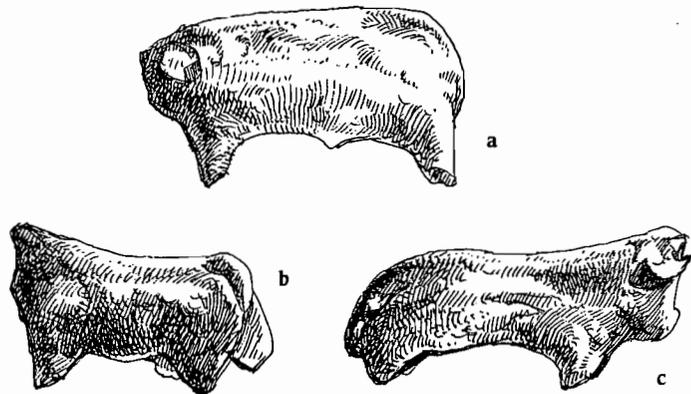
Plus convaincantes sont les cornes de petite taille qui sont encore utilisées comme instruments de musique, ou comme récipients pour conserver des poudres. Elles diffèrent incontestablement, par leur dimension, des cornes des zébus qui, par ailleurs, sont rarement utilisées à ces fins.

## Les représentations en terre

Les témoignages les plus dignes d'intérêt en faveur de l'existence dans le Nord-Cameroun d'une race de petits bœufs sans bosse ainsi que de son ancienneté dans la région se présentent sous la forme de statuettes de terre cuite. Celles dont il est question ici ont été recueillies sur des sites archéologiques situés entre Kousseri au nord et Waza au sud, à quelque 300 km du pays falé. Ces sites, qui se présentent sous la forme de *tells*, surchargés de tessons de poteries, sont ce qui subsiste des cités des Sao, qui connurent leur apogée entre le <sup>xiii</sup>e et le <sup>xvi</sup>e siècle. Dans un très riche matériel céramique, les représentations animalières occupent une place considérable, tant par leur nombre que par la qualité de leur exécution (fig. 1). En ce qui concerne les bœufs (ou les vaches...), on notera en premier lieu la petite taille des figurines, dont aucune ne dépasse une longueur totale de 6,5 cm. En général fortement stylisées, elles sont néanmoins bien identifiables. Sur les gisements où elles furent recueillies — gisements qui comportent aussi des restes d'habitations ainsi que des espaces cultuels et funéraires —, elles se trouvaient plus ou moins associées à d'autres figurines zoomorphes, à l'exclusion toutefois de formes pouvant se rapprocher du zébu, ou même l'évoquer. Alors que les autres statuettes représentant des animaux, comme l'hippopotame, sont perforées transversalement dans la partie médiane du corps — pour des raisons que l'on ignore d'ailleurs —, les figurines des bovidés ne le sont jamais.

Souvent associées à des objets que leur taille réduite et leur facture permettent de rattacher avec prudence au monde de l'enfance, elles ne sont pas sans évoquer les pions de quelque jeu. Pourtant l'une d'elles (fig. 2), trouvée sur la butte de Maroko, non loin de Kousseri, diffère notablement

Fig. 1 — a) Vachette, pâte jaunâtre bien lissée. L : 4,5 cm. ; H : 2 cm. Sou, pré-sao ancien (de 200 av. J.-C. à 400 ap. J.-C.), coll. part ;  
 b) Vache. Les mamelles sont représentées. Pâte rosâtre lustrée. L : 3,2 cm ; H : 2 cm. Pré-sao, coll. part. ;  
 c) Taurillon. Pâte brune bien lissée. L : 2,7 cm ; H : 1,9 cm. Ngut, pré-sao, coll. part.



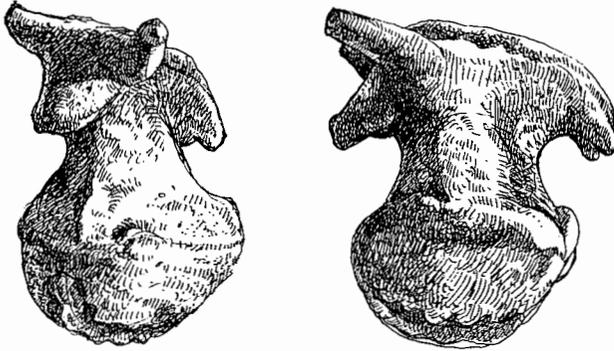


FIG. 2 — Taureau. Représentation d'un taureau géniteur.

Pâte rosâtre à allure gréseuse.

L : 7 cm.; H : 6 cm.

Le corps est stylisé, mais l'épine dorsale est fortement marquée.

Il supporte une tête dont les cornes sont presque horizontales.

Il surmonte une importante masse scrotale au raphée médian très accusé. Maroko, Sao, XIII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle, coll. part.

des représentations habituelles qui, bien que d'allure « ramassée », respectent assez bien les dimensions corporelles. Dans cet exemple, la tête, triangulaire, qui porte des cornes dirigées vers l'avant précède un corps à peine esquissé, avec une épine dorsale saillante et des membres postérieurs réduits à de faibles excroissances. Le corps surmonte une très importante masse scrotale totalement disproportionnée qui est de plus figurée avec un certain réalisme. Il n'est pas impossible, de par ces caractères, de l'inclure à l'intérieur d'une symbolique de la fécondité, mais ce n'est là qu'une hypothèse. Plus prosaïquement, ce pourrait être un bouchon de poterie. Quoi qu'il en soit, les statuettes sont dans l'ensemble suffisamment bien modelées pour ne laisser aucun doute sur la nature de l'animal. Présentes dans la plupart des sites sao classiques (Ngut, Afadé, Sou, Maroko), dont les dates d'occupation sont comprises entre les XI<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, elles se rencontrent également dans des zones de peuplement beaucoup plus anciennes attribuables au pré-sao qui, selon RAPP (1980), irait du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au V<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

La tradition orale fali, qu'elle fasse allusion à des périodes très éloignées ou à des souvenirs relativement récents, est absolument formelle en ce qui concerne l'existence sur place de petits bovins différents du zébu. L'archéologie, tant en pays fali que plus au nord à la périphérie du lac Tchad, dans les sites pré-sao et sao, apporte des témoignages concrets concernant leur présence à des époques lointaines, que l'on peut situer pour les plus anciennes à deux ou trois siècles avant notre ère. L'existence d'une autre — ou d'autres — espèce(s) bovine(s) antérieurement à l'arrivée des Peuls et du zébu pourrait expliquer la persistance au sein de nombreuses populations animistes du Nord-Cameroun (en particulier les Mofu, VINCENT, 1991) de rituels dans lesquels le bœuf occupe une place prépondérante.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que les Fali, depuis quelques années, élèvent de un à trois jeunes zébus par famille. Ils assurent leur dressage pour les labours avant de s'en séparer « parce qu'ils deviennent trop grands ». Ce type d'élevage temporaire, qu'ils prétendent avoir pratiqué « dans les temps les plus anciens » ne pourrait-il pas à nouveau porter sur des taurins de type dowayo, par exemple ? S'inscrivant dans un schéma à la fois traditionnel et moderniste, la réintroduction du taurin aurait aussi, si elle se réalisait, d'heureuses conséquences sur l'actuel agrosystème fali.

## Références

BOYD (R.), 1974 — *Étude comparative dans le groupe Adamawa*. Paris, Selaf, 103 p.

CONNAH (G.), 1976 — The Daima sequence and the prehistoric chronology of the Lake Chad region. *J. Afr. His.*, 17 (3) : 321-352.

ELDRIDGE (M.), 1980 — *Garoua. Tradition historique d'une cité peule du Nord-Cameroun*. Bordeaux, CNRS.

GAUTHIER (J. G.), 1977 — *Archéologie du pays fali. Nord-Cameroun*. Paris, CNRS.

GAUTHIER (J. G.), JEANSEN (G.), 1975 — *Ancien Art of Northern Cameroon*. Oosterhout, Antropological Publications.

LEBEUF (J. P.), 1961 — *L'habitation des Fali*. Paris, Hachette, 608 p.

LEBEUF (J. P.), MASSON DETOURBET (A.), 1950 — *La Civilisation du Tchad*. Paris, Payot, 199 p.

MANESSY (G.), 1979 — *Contribution à la classification généalogique des langues voltaïques*. Paris, Selaf.

RAPP (J.), 1980 — *Essai de chronologie des civilisations protohistoriques du Nord-Cameroun*. Oviedo, Acta II, Symp. Anthr. Biolo.

VINCENT (J. F.), 1991 — *Princes montagnards du Nord-Cameroun*. Paris, L'Harmattan, 2 vol., 774 p.